Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

CICÉRON, *Correspondance*, tome X, texte établi, traduit et annoté par Jean BEAUJEU (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1991, 281 pages dont 117 doubles; tome VI, texte établi et annoté par Jean BEAUJEU (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1993, 317 pages dont 174 doubles.

De l'édition Budé de la *Correspondance* de Cicéron, les cinq premiers volumes parurent entre 1934 et 1964, par les soins de L.-A. CONSTANT puis de J. BAYET. Reprise par J. BEAUJEU, la tâche a avancé avec une louable régularité (tomes VII en 1980, VIII en 1983, IX en 1988, X en 1991 [Le combat contre Antoine. Du renoncement de Cicéron à son voyage en Grèce au lendemain de la bataille de Modène, 19 août 44-25 avril 43, 63, lettres]). Avant d'aborder le tome XI et dernier (une cinquantaine de lettres seulement, ce qui devrait permettre d'y ajouter un index général), J. BEAUJEU a fort heureusement accepté, à la demande des dirigeants de l'Association Guillaume Budé, de combler la lacune du tome VI (De l'embarquement à Brindes de Pompée à la bataille de Thapsus, 25 mars 49-milieu d'avril 46, 101 lettres). C'est en effet la solution qui s'imposait : avec sa double tradition manuscrite, avec les difficultés multiples que pose un texte souvent allusif, parfois crypté, la *Correspondance* de Cicéron se prêtait fort peu à une répartition des volumes entre différents éditeurs. La publication retardée du tome VI n'aura eu finalement qu'une conséquence fâcheuse : le nombre des lettres ayant été mal calculé, il a fallu affecter d'un « bis » les numéros de quatorze d'entre elles. Cette gêne me paraît moindre, je dois l'avouer, que l'utilisation des chiffres romains : je ne suis pas seul, je le crains, à me tromper assez souvent lorsque je cherche telle ou telle lettre à partir des tables de concordance pour regretter une fidélité entêtée à ce choix fait par Constans, sans qu'il ait peut-être bien mesuré alors les inconvénients qui en résulteraient lorsqu'on aborderait les centaines. Mais cet agacement ne doit aucunement nous faire bouder notre plaisir devant la qualité de ces deux volumes. Pour le texte, c'est le tome VI qui, de loin, présentait le plus de difficultés. J. Beaujeu propose un certain nombre de conjectures que, sagement, il accompagne parfois d'un point d'interrogation (e. g. *Att.*, X, 4, 12; XI, 6, 2), ou réserve à l'apparat et aux notes explicatives en gardant dans le texte les croix du *locus desperatus* (e. g. *Att.*, X, 12a, 2 et 4). Plusieurs de ces conjectures nouvelles me paraissent constituer un réel progrès (*Att.*, X, 8, 4 : quod maius malum si*t au* t; *Att.*, XI, 9, 1 beneuolentia *ini* qua; *Fam.*, XIII, 29, 5 : nullo m⟨odo⟩), et il est d'autres endroits où le texte édité par D. R. Shackleton Bailey est, me semble-t-il, rejeté pour de bonnes raisons (*Att.*, X, 1, 2; XI, 3, 3; XI, 7, 1; *Fam.*, IX, 1, 2). Dans l'ensemble, J. BEAUJEU nous donne un texte ne péchant ni par timidité ni par présomption; les difficultés sont clairement signalées, et la part est faite, autant que possible, entre le probable et le possible. On retrouve, dans les tomes X et VI, les qualités de traduction que j'avais soulignées dans mon compte rendu du tome IX : l'exactitude d'abord (on a peine à trouver quelques détails à relever : comme Shackleton Bailey, je comprends, *Fam.*, XI, 7, 2, « ce qui rend cet exploit plus grand et plus éclatant encore »; je préférerais qu'en *Fam.*, XIII, 10, 2, il fût question d' « ordre » équestre, et en *Fam.*, V, 21, 2 de « tranquillité » dans l'honneur), mais aussi, surtout, l'aisance et le sens de la nuance et du ton. Enfin ces textes ont besoin d'un riche commentaire, réparti entre de copieuses introductions par groupes, le plus souvent, de vingt-cinq lettres environ, notes infrapaginales et notes complémentaires en fin de volume. Rares, là encore,

sont les réserves qu'on peut émettre sur tel ou tel point : t. VI, p. 49, n. a : peut-on dire de Curion le père qu'il « appartenait au parti pompéien » ? — p. 51, n. b et 147 : ce n'est pas sur les Parthes, mais sur des tribus de l'Amanus et les Éleuthérociliciens de Pindenissus que Cicéron remporta les succès pour lesquels il désirait le triomphe — p. 99, n. 1 : l'impolitesse de Vettiénus avait été de mettre en tête de sa lettre à Cicéron PROCOS. au lieu d'IMP. — p. 241, n. c : il faut tenir compte, pour *Fam.*, 13, 14, 2, de la situation particulière de la Cisalpine, dont les habitants avaient reçu la citoyenneté romaine par une loi de 49. Les deux volumes recensés correspondant à deux périodes fort contrastées de la vie de Cicéron : l'incertitude inquiète précédant le départ pour le camp de Pompée puis le désespoir du séjour à Brindes d'une part, et de l'autre l'exaltation de la lutte contre Antoine. Dans les deux cas, J. BEAUJEU sait présenter l'extraordinaire document qu'est la *Correspondance* avec une sympathie qui ne tombe jamais dans la complaisance. Le tome X est pourvu de deux appendices : une présentation de la correspondance entre Cicéron et Brutus (concluant fort justement à l'inauthenticité des lettres I, 16 et 17), et une traduction d'Appien, *Guerres civiles*, III, 66-70 ; le tome VI, d'un appendice sur le mystérieux projet que Cicéron appelle « Caelianum » (bonne critique des hypothèses précédentes, notamment de celle de D. R. Shackleton Bailey ; celle qui est présentée reste fragile étant donné l'évidente insuffisance des indications fournies par les textes). Après ces deux excellents volumes, il ne reste plus qu'à attendre avec impatience le tome XI qui achèvera l'entreprise.

Jean-Louis FERRARY.

VITRUVE, *De l'architecture*, livre I, texte établi, traduit et commenté par Philippe FLEURY : Paris, Les Belles Lettres, 1990 (C. U. F.), CXVIII et 216 pages dont 42 doubles.

Cet ouvrage comprend une substantielle introduction de CXVIII pages, puis le texte, avec traduction et apparat critique du livre I, enfin un commentaire de 168 pages (dont un index et 4 planches). On ne s'étonnera pas que dans ce volume assez gros le texte latin n'occupe que 42 pages. Il fallait, en plus d'une introduction pour le livre I (45 pages), une introduction pour l'ensemble de l'œuvre vitruvienne (72 pages) tâche dont l'auteur s'est acquitté d'une façon irréprochable. Et qui se plaindra d'un commentaire très riche (150 pages) qui n'élude aucune difficulté ? Le texte de Vitruve est, on le sait, établi aujourd'hui d'une façon à peu près assurée pour l'essentiel depuis les travaux de RUFFEL et de SOUBIRAN (1959) et de CHAUSSERIE-LAPRÉE (1960). Ph. FLEURY n'en examine pas moins de très près quinze manuscrits parmi les meilleurs, fondant ses choix sur une argumentation solide (dans le commentaire). L'exposé de Vitruve comprenait dix illustrations, dont aucune, sauf une dans le manuscrit le plus ancien (*Harleianus*) n'a été reproduite. Cette lacune s'explique raisonnablement par la division du travail dans les *scriptoria* ; Ph. FLEURY la comble par des figures soignées et claires. Quand le *De Archit.* a-t-il été rédigé ? L'auteur apporte à cette question une solution convaincante, fondée sur la critique interne de l'œuvre : il conclut que le l. 1 a été composé en deux étapes au moins. Le chapitre I est en vérité une épître dédicatrice adressée à Octave, pour l'ensemble de l'œuvre (corriger au passage le lapsus de la page LXXXII : ce n'est pas à Vespasien mais à Titus, que Pline a dédié sa *N. H.*). La traduction est parfaitement exacte et limpide, mérite appréciable pour qui transpose un texte technique parfois abrupt. Ainsi, même avec la correction de SCHNEIDER, la phrase I, 10, *iura quoque nota habeat oportet ea quae necessaria sunt aedificiis communibus parie-*

tum ad ambitum stillicidiorum et cloacarum et luminum, reste d'une syntaxe difficile. Dans la traduction « il faut qu'il possède aussi les notions de droit nécessaires aux constructions à murs mitoyens pour placer sur le pourtour de la maison les évacuations d'eaux de pluie et d'eaux usées, ainsi que les ouvertures » il a fallu rajouter « pour placer ». Si *parietum* détermine *ad ambitum*, on voit mal à quoi rattacher les trois génitifs coordonnés, *stillicidiorum*, etc... Le droit civil prévoit un *ambitus (parietum)* réglementaire (passage libre de deux pieds et demi autour des constructions selon Paul-Fest). Il prévoit aussi des emplacements pour évacuations et fenêtres. D'où le soupçon qu'il faudrait une virgule après *ambitum*, et dans le groupe des trois derniers génitifs un syntagme parallèle signifiant « pour la position ». Il ne paraît pas possible de concentrer sur *ambitum* seul le contenu de « placer sur le pourtour ». Le souci de conserver le texte des manuscrits les plus autorisés est certes louable. Mais certaines corrections échappent au reproche d'arbitraire. Ainsi I, 9, dans une énumération d'accords, *diatessaron et diapente et disdiapason*, codd. (« quarte et quinte et double octave ») a été corrigé par CHOISY en *ad disdiapason* jusqu'à la double octave. Correction économique, reprise par Ph. FLEURY ; mais elle paraît moins bonne que *et diapason ad disdiapason* de ROSE et FENSTERBUSCH (où il y aurait eu « saut » par-dessus le premier *diapason*). Les exemples allégués en note sont peu convaincants : quand la série d'accords cités est de trois (« quarte, quinte, double octave ») le dernier est toujours précédé d'une expression comme *et ex ordine ad.* Un texte difficile soulève forcément quelques polémiques. Mais on voudra bien ne pas s'y tromper. Ces points de détail ne doivent pas faire perdre de vue le sérieux et l'excellente qualité du travail dans son ensemble. Le commentaire est propre à combler les curiosités les plus exigeantes... Qu'il s'agisse d'histoire, de sémantique, d'archéologie, de droit, de musique, de mécanique, etc... (c'est l'encyclopédisme même que Vitruve exige de l'architecte !) Ph. FLEURY a procédé à des recherches très poussées. Beaucoup de ses « notes » sont en fait le canevas d'articles approfondis (encore un détail au passage : on s'étonne que Celse, plus proche de Vitruve que Sénèque par exemple, soit si peu cité à propos des questions si importantes de la salubrité). Voilà un ouvrage très remarquable, qui honore la collection Budé et qui rendra les plus grands services.

Guy SERBAT.

OVIDE, *Les Fastes*, tome 2, livres IV-VI, texte établi, traduit et commenté par R. SCHILLING : Paris, Les Belles Lettres, 1993, 261 pages dont 103 doubles.

Ce tome II met un point final à une entreprise de longue haleine au terme de laquelle l'œuvre d'Ovide est intégralement disponible dans la C. U. F. Dans la série de ces treize volumes les deux tomes des *Fastes* occuperont une place de choix. Disons le tout de suite, le second supporte la comparaison avec le premier dont nous avons déjà dit les mérites.

Comme R. SCHILLING l'annonçait dans l'introduction du tome 1, le texte qu'il nous propose innove sur trois points. En 4, 709 d'abord où c'est la leçon *dicere* qui est retenue, alors que les éditeurs précédents optaient souvent pour *uiuere* donné par certains manuscrits. Ce choix conforme au principe de la préférence donnée à la *lectio difficilior* était déjà celui de J. B. PIGHI qui le justifiait en reconnaissant dans les mots *dicere... uetat* l'expression d'un tabou d'ordre religieux. R. SCHILLING reprend à son compte cet argument, mais le texte qu'il retient (*dicere captam*) est plus satisfaisant que celui de son prédécesseur (*dicere curtam*). En 4, 778, la correction de *dicqua ter* ou *dic quater* en *dicque ter* (cf. 4, 848, *sicque...*) est

une belle réussite : elle permet en effet d'éliminer la difficulté résultant de la présence d'un chiffre inusité dans le rituel religieux. Enfin une justification nouvelle est proposée de ce qui, en 6, 458, est le texte de tous les manuscrits (*nec uiuã defodietur humo*) : s'aidant du témoignage de Festus (p. 448, L, s. v. *Sceleratus campus*) et de celui d'autres passages des Fastes, l'éditeur recourt à juste titre pour *uiuã* à l'hypothèse d'un hypallage.

Aux interventions qui portent sa marque il faut ajouter d'autres choix souvent intéressants à propos de passages pour lesquels les manuscrits offrent des leçons différentes. Mentionnons 4, 143 où, tout bien pesé, *corpora* nous paraît, comme à R. SCHILLING, préférable à *tempora*; 5, 526 où, comme lui, nous sommes enclin à croire que *condita* ne constitue pas nécessairement une banalisation de *cognita* qui soulève plus d'un problème, et à modifier en conséquence la ponctuation du vers; 5, 682 où, avec la majorité de ses prédécesseurs, R. SCHILLING retient la correction *praeteritae* proposée par SCALIGER de ce qui, dans les manuscrits, est *praeterita* (ce choix appelait toutefois une note s'il est vrai que le lecteur n'aura pas nécessairement présente à l'esprit la doctrine de César dans le livre II du *De analogia* aux termes de laquelle *die* était le génitif de *dies* : cf. Gell., 9, 14, 25-26); 6, 304 où *affamur* qui se lit dans trois *recentiores* est à juste titre préféré à la correction de HEINSIUS (*praefamur*) qui avait pour résultat d'introduire à cet endroit du texte la mention d'un usage grec diamétralement opposé au *mos* romain. D'autres choix paraîtront plus incertains à commencer par celui de la leçon *calida* qui, en 4, 146, alterne dans les manuscrits avec *gelida*. De même, en 4, 824, nos préférences iraient à *finditur* qui nous paraît plus expressif que *fungitur* retenu par l'éditeur, et, en 6, 685, à *senatum*, pourtant rejeté au profit de *paratus*.

Comme on pouvait s'y attendre après le tome I, la traduction qui nous est proposée est toujours de bonne venue. Sans se dissimuler leur caractère subjectif, sans oublier non plus ce que les lois du genre peuvent avoir d'unilatéral, le recenseur prend sur lui de formuler les quelques remarques que voici : en 4, 76, le vocatif *Apule Daune* pouvait être rendu plus fidèlement qu'on ne lit p. 4; en 4, 94, « ses incitations » ne correspond que de manière imparfaite à *suos initus*; en 4, 309 et 4, 469, *prodisse* et *fontes* sont respectivement « gommés »; en 4, 649, passage où il est question d'une *uetus silua*, on aurait préféré, pour *uiolata*, « profanée » à « touchée ». Mais il n'oublie pas pour autant de nombreuses réussites de traduction parmi lesquelles celle de 4, 832.

Le commentaire qui tient en cent pages de notes va toujours à l'essentiel. La comparaison avec ceux de J. G. FRAZER et F. BÖMER dont on sait qu'ils furent conçus à une échelle différente ne tourne pas à son désavantage. Le seul point sur lequel il puisse parfois être complété — sans que la responsabilité de R. SCHILLING soit engagée sur ce point — concerne les sanctuaires que le poète mentionne. En effet le dossier relatif à certains (date et circonstances de leur « naissance » d'une part, emplacement de l'autre) a été soumis à un travail de révision souvent drastique par A. ZIOLKOWSKI dans un livre (*The Temples of Mid-Republican Rome and their Historical and Topographical Context*, Rome, 1992) paru alors que ce tome II était sous presse. Cet « aggiornamento » se poursuivra dans les années qui viennent avec la publication des divers tomes du *Lexicon Topographicum Urbis Romae* dont le premier (A-C, Rome, 1993) vient de sortir.

Dans leur majorité, ces notes (regroupées à la fin du volume) sont donc des acquis définitifs. Le recenseur n'a ici que l'embarras du choix. En ce qui concerne le livre IV, il mentionnera celle du vers 40 qui a trait à la liste des rois d'Albe. On sait que les versions qui nous en sont parvenues diffèrent sur plus d'un point (et ce jusque chez Ovide puisque le témoignage des *Fastes* diffère de celui des *Métamorphoses*). Sur ce problème qui n'a fait l'objet d'aucun travail d'ensemble depuis

C. TRIEBER (*Hermes* 29, 1894), A. GRANDAZZI nous donnera, sans doute dans un proche avenir, les résultats d'une enquête exhaustive. On appréciera encore les n. 85 (v. 236) relative aux mystérieuses *Palaestinae deae*, 235 (v. 726) où l'accent est mis sur le fait que la participation d'Ovide à la cérémonie des *Parilia* confère une valeur particulière à son témoignage, 300 (v. 936), tout spécialement en sa partie finale. Restent deux points sur lesquels des travaux récents ajoutent au commentaire qui nous est proposé. Le premier concerne le problème de *Fortuna Publica citerior in colle Quirinali* et, plus généralement, des deux autres sanctuaires dédiés à la Fortune qui se dressaient sur la même colline. La note 130 qui lui est consacrée appelle désormais un renvoi à A. ZIOLKOWSKI, *op. laud.*, p. 40-45. De même la note 306 n'en dit pas assez puisque la notice des *Fastes de Préneste* qui fait état de l'aménagement, dans la maison d'Auguste, d'un « sanctuaire » de Vesta est matière, en ce qui concerne le problème de sa restitution, à une controverse qui ne se limite pas aux noms de T. MOMMSEN et A. DEGRASSI. Il faut en effet leur ajouter ceux de M. GUARDUCCI (*R. M.*, 78, 1971) et D. FISHWICK (*A temple of Vesta on the Palatine* ? article encore sous presse, sauf erreur de notre part, et dont nous devons à la courtoisie de l'auteur d'avoir pu prendre connaissance).

La traduction des livres V et VI appelle peu de remarques. Tout au plus notera-t-on qu'en 5, 131 *multa* (*uetustas/destruit*) a plus de chances d'être un nominatif féminin singulier qu'un accusatif neutre pluriel : cf. la continuation du mouvement au vers suivant (*et saxo longa senecta nocet*) ; qu'en 5, 144, *uiribus* (*annosae facta caduca morae*) n'est pas rendu de manière assez forte : les statuettes des Lares étaient tombées « sous les coups » et non « au fil » des années ; qu'en 5, 293, *locant* est probablement à prendre dans le sens technique qui est celui de ce verbe ; qu'en 5, 464, *ille* (... *ex illo... Remo*) désigne plus vraisemblablement le « Rémus de naguère » que « le grand Rémus ». Mais l'on savourera aussi beaucoup de trouvailles dont la plus belle est sans doute la traduction de 5, 490 que l'on complètera en se reportant à la note correspondante. La traduction du livre VI est d'aussi bonne qualité. On notera toutefois qu'au vers 246, *melior* pouvait être compris autrement que ne le fait R. SCHILLING. Ajoutons qu'en 6, 594, il a vraisemblablement vu juste en donnant à *indictas* (... *dotis opes*) le sens de riche dot « qui n'a pas été stipulée » (et non pas de « riche dot promise »). L'argument produit à cet effet dans la n. 183 nous paraît en tout cas décisif. Sauf erreur de notre part, *alto* n'est pas rendu en 6, 597. En 6, 601, enfin, c'est des Esquilies et non de l'Esquilin qu'il est *stricto sensu* question.

Le chant V se compose de trois grands ensembles qui ont respectivement trait à Flore et à sa fête, aux *Lemuria* et au rituel des Argées célébré le 14 mai. Chacun d'eux soulève des problèmes que R. SCHILLING discute dans les notes avec la précision qu'on lui connaît. La lecture de ce commentaire nous a inspiré les remarques suivantes. En 5, 25, il n'était peut-être pas inutile de signaler que *est... censa* appartient à l'espèce des passifs transitifs : cf. P. FLOBERT, *Les déponents latins...*, Paris, 1975, p. 402, qui cite aussi *Pont.*, 1, 2, 138. En 5, 131, le choix de la leçon *Curius* (de préférence à *Curibus* donné par certains manuscrits et parfois retenu par les modernes) est justifié à l'aide d'arguments probants. En 5, 155, R. SCHILLING opte avec d'autres pour *Crassorum*, alors que les *recentiores* donnent *Clausorum*. Il s'explique sur ce point dans la note 54 : tout se passe en fait comme si le sanctuaire de *Bona Dea sub saxo* dont il est question dans ce passage se confondait avec l'*aedicula* assortie d'une *ara* et d'un *puluinar* que la vestale Licinia avait dédiée en 123 *iniussu populi* (Cic., *Dom.*, 136). Sur la tradition relative à ce temple et sur les problèmes qu'elle soulève, on se reportera maintenant à A. ZIOLKOWSKI, *op. laud.*, p. 19-21, selon qui celui-ci n'aurait jamais acquis le statut d'*aedes publica* puisque son *natalis* ne figure dans aucun calendrier. À propos du sanc-

tuaire élevé à Flora dans la zone du *Circus Maximus*, sans doute à sa limite occidentale, il valait la peine de signaler (n. 62) que le choix de cet emplacement proche de l'*aedes Cereris* s'expliquait sans doute par le caractère « plébéien » des deux cultes en question. Entre autres notes de fort bonne venue nous mentionnerons la note 141 relative au proverbe qui déconseillait aux femmes de se marier en mai, la note 156 relative aux *inuicti dei* de 5, 560, la note 170 dans laquelle R. SCHILLING présente avec toute la clarté souhaitable le dossier litigieux des Argées, et la note 204, surtout dans sa partie finale. Reste le délicat problème posé par 5, 547-552 où la tendance est à considérer qu'Ovide fixe au 12 mai la dédicace du temple de *Mars Ultor* sur le Forum d'Auguste. Or Dion Cassius situe le *natalis* de ce sanctuaire au 1er août, et nous savons d'autre part que la date du 12 mai était sans doute celle de la fondation de la « chapelle » construite à ce dieu vers 19 av. J.-C. sur le Capitole. Certains, parmi lesquels R. SCHILLING (n. 152), taxent le poète d'erreur. D'autres au contraire récusent le témoignage de Dion Cassius. Mais la vérité est probablement à chercher dans une autre direction : cf., pour une solution élégante de ce problème, J. SCHEID, *Myth, Cult and reality in Ovid's Fasti, P. C. Ph. S.*, 38, 1982.

De toute l'œuvre, le chant VI des *Fastes* est celui qui offre la plus riche matière à l'exégète. Dans la série des notes qui lui sont consacrées, on saluera celles qui ont respectivement trait au vers 51 (où le poète met dans la bouche de Junon les mots... *nec gens mihi carior ulla est* (sc. que le peuple romain), 158 (où mention est faite d'un sacrifice de substitution), 213 (présentation exemplaire du dossier de *Semo Sancus/Dius Fidius*), 295 (à propos du caractère contradictoire des témoignages anciens relatifs à l'existence d'un statue de Vesta dans le temple de cette déesse), 450 (en ce qui concerne les *sacra* de ce sanctuaire *non adeunda uiro*), 664-665 (sur la remise en vigueur, à l'instigation d'App. Claudius Caecus, de la norme décemvirale qui limitait à dix le nombre des *tibicines* admis à figurer dans un cortège funèbre), 723-724 (sur la mention de *niuei equi* dans l'évocation du triomphe célébré en 431 par A. Postumius Tubertus), 731 (à propos de Summanus) et 773 (sur l'*aedes* servienne de *Fors Fortuna*).

On nous permettra d'ajouter les précisions suivantes relatives à certains sanctuaires mentionnés dans ce livre VI. En ce qui concerne celui qui fut élevé en 345 à *Juno Moneta* (6, 183-190), Ovide reprend la tradition selon laquelle il avait été construit à l'emplacement de la maison de M. Manlius Capitolinus. Reste qu'une autre version des faits attestée par Solin et probablement connue de Plutarque affirmait que ce site était celui de la *regia* de Titus Tatius. Dans le système qui est le sien, A. ZIOLKOWSKI (*op. laud.*, p. 71-73) a cru pouvoir lui donner la préférence en s'aidant de témoignages archéologiques au sens large de ce mot. À propos du sanctuaire de *Tempestas* (ou des *Tempestates* ?) dont le poète fixe également le *natalis* aux calendes de juin (6, 193-195), un problème difficile est posé par le témoignage des *Fasti Antiates Maiores* qui, à la date du 23 décembre, portent la mention *Tempe(statibus)*. La note 60 passe un peu vite sur les données d'une controverse à laquelle les noms de G. WISSOWA, G. MANCINI et A. DEGRASSI resteront attachés. En ce qui concerne le sanctuaire d'*Hercules Custos* (6, 209-212), il nous paraît qu'aucune des explications qui ont été avancées des mots *Sulla probauit opus* n'est satisfaisante : cf. au demeurant le caractère prudent de la note 67. Signalons encore que la note 152 relative au temple de *Mater Matuta* appelle une précision dans la mesure où la chronologie proposée par F. COARELLI des trois phases républicaines de l'*area sacra* de S. Omobono ne fait pas l'unanimité parmi les spécialistes. Il faut également dire un mot de 6, 765-770 : ce passage mérite en effet une attention particulière dans la mesure où le témoignage des *Fastes* est le seul qui nous fasse connaître la date au jour près des combats du lac Trasimène, du

Métaure et de celui qui, en 203, opposa en Afrique Scipion et son allié Masinissa à Syphax; cf. déjà une donnée du même type en 6, 721-722, à propos de la victoire remportée en 431 par les Romains *ad Algidum*. On aimerait savoir de quelle catégorie de documents le poète est ici tributaire. Enfin nous rappellerons que l'emplacement du temple de Jupiter *Stator* auquel Ovide se réfère en 6, 793 est matière à une controverse passionnée sur laquelle on consultera une fois encore A. ZIOLKOWSKI (*op. laud.*, p. 91) sans oublier que ce savant en est partie prenante.

Bref un tome II de présentation aussi soignée et d'aussi bonne venue que le précédent. L'édition des *Fastes* dans la C. U. F. était attendue avec impatience : grâces soient rendues à R. SCHILLING de l'avoir procurée avec autant de science et autant de rigueur. Dans la perspective d'un second tirage qui ne saurait tarder, il nous permettra de lui signaler trois points qui appellent une retouche minime : p. 108, n. 24, où l'on corrigera A. (Benveniste) en E., p. 116, n. 111 où la référence à Virgile, *Aen.*, 7, 706 s. doit être supprimée; p. 197, n. 208 où l'on lira 9, 30, 5 sq. au lieu de 30, 9, 5 sq.

Jean-Claude RICHARD.

COLUMELLE, *De l'agriculture*, livre III. Édité et traduit par Jean Christian DUMONT : Paris, Les Belles Lettres (*C. U. F.*), 1993, XXIII-107 pages (en partie doubles).

Les trois précédents éditeurs de Columelle ont disparu, mais la relève est prise, grâce à J. Chr. DUMONT et bientôt P.-P. CORSETTI. Ce volume relativement bref, mais très dense et très sûr, est l'œuvre d'une longue préparation (cf. p. XIX); on pourra le citer en modèle. On sait que l'édition de Hedberg (1968) et le « Lœb » de ASH (t. I) sont le point de départ obligé; la présente édition va au-delà et ce n'est pas peu dire.

L'*Introduction* donne le plan assez sinueux du livre III : la place de la vigne parmi les arbres, les propriétés des cépages, le rendement financier, les boutures, le terrain, la constitution du vignoble, avec plusieurs digressions. Les manuscrits utilisés sont sommairement signalés : les deux manuscrits du IX^{e} siècle (*S* et *A*) et quatre *recentiores*; les autres *recentiores* ne sont cités que là où ils apportent la bonne leçon. Il était peut-être utile de mentionner plus explicitement les lieux de conservation (rappelons que « *Leninopolitanus* » ne représente plus qu'une parenthèse).

Le texte est solide, parfois indépendant de celui de HEDBERG, avec de bons arguments. Notes et notes complémentaires donnent seulement un aperçu de la science de l'éditeur, contraint par les normes mouvantes de la *C. U. F.* La traduction est d'une précision peu commune et facilite l'accès à ce texte délicat. Columelle est un lettré; il aime les étymologies (*apiana, heluola, inerticula, malleolus*), les archaïsmes (*aliquis*, abl. pl.; *malleolum*, gén. pl.), les afféteries (*mortales*), les images humaines (*fortius, -issime; uestire* : « couvrir » est un peu faible; *laetari, contristari; tueri*), les synonymes (*serere, con-; ponere, de-; obruere; pangere* = « planter »; *pati, perferre, sufferre, sustinere* = « endurer », *altus, celsus, procerus, sublimis* = « grand »). Columelle est un virtuose de la polysémie : ainsi *ratio* (voir p. XII-XIII); la traduction lève les ambiguïtés de *fructus* (« fruit » et « profit »; le choix est difficile en 3, 3, 6); *uolucres* a le sens de « papillons » en 3, 6, 3. Les couples antithétiques : *siccus / umidus, ieiunus / roscidus* (*uliginus* « détrempé » est plus fort), *macer / pinguis* (cf. *sucosus*), laissent place à des nuances; *mediocris* est plus rassurant. Mais Columelle emploie une langue évoluée : d'innombrables génitifs de qualité (cf. 3, 1, 4 pour l'ablatif), l'ablatif de lieu, des pluriels techniques (cf. 3, 2, 20), l'emploi de *per* (3, 1, 3), l'impersonnel *conducit*, le passif de *habere* (23, 2, 5), le comparatif *amicior, nec non*, la liaison *nec... et* (3, 1, 9), une certaine propension au subjonctif

(*dum*, 3, 3, 1); la relative appuyée : *cui nostrae sententiae* (3, 7, 2); etc. On nous explique obligeamment que *bipalium* n'est pas un instrument, mais un labour profond à deux fers de bêche.

Le texte adopte des choix parfois gênants : accusatifs pluriels en *-is* (mais pourquoi *similes* en 3, 9, 4 ? parce que c'est une citation de Virgile ?), *iocunditas* (3, 2, 2 et 16; le *u* long est théoriquement solide, en fait c'est une orthographe tardive, cf. *Bucolicis* en 3, 9, 4); l'hapax *ad defusionem* SA, pour *ad effusionem* R, est plus que suspect, surtout placé devant *deponitur*, 3, 2, 1; la jolie conjecture de HEDBERG, *palae* (le bananier !), est rejetée en 3, 9, 3. Dans le texte, chose étonnante, les crochets sont omis (3, 6, 4), de même que les italiques (3, 2, 11; 3, 8, 1; etc.) : Columelle est occulté ! Dans l'apparat, léger décalage en 3, 1, 4 : *sola* est attribué à 3; comme il y a des repères, il n'est pas indispensable de distinguer les deux *nimis* (3, 2, 4). L'essentiel est d'avoir un apparat positif, appuyé sur des collations personnelles.

Quelques détails encore : le livre dirigé par REYNOLDS porte *Texts* (*Intr.* n. 38); écrire Apennins (p. 35, n. 3); *eum*, 3, 1, 9 ne peut renvoyer qu'à *umorem; nisi cum* 3, 2, 1 « sauf quand » (au lieu de « si ne pas »); *inconditum* 3, 2, 1 « tel quel, en vrac » (comme fruit); « elle », 3, 2, 11 n'est pas assez précis (*minor*); garder « Libye », 3, 2, 29. On peut ne pas aimer les « frimas » et « serein » pour ensoleillé. Le terme de « mailleton », pour *malleolus*, est joli, mais est-ce usuel, pour « bouture » ou « crossette » ? La traduction est parfois rugueuse : « Des arbres, diverses sont les espèces et revêtant des formes multiples », 3, 1, 1.

Voilà bien des minuties. À l'avenir, serait-il possible d'indiquer les chapitres dans le titre courant ? Une erreur enfin, impardonnable (l'auteur, hélas ! n'y peut rien), qui en dit long sur la culture des éditeurs et imprimeurs : en dernière page, le volume est généreusement attribué à la « série grecque » !

Pierre FLOBERT.

STACE, *Thébaïde*, livres IX-XII, édition, traduction et commentaire de R. LESUEUR : Paris, Les Belles Lettres, 1994.

Avec ce troisième volume de la *Thébaïde*, la collection des Universités de France se voit dotée en moins de quatre ans d'une édition et d'une traduction complètes de cette épopée trop longtemps négligée. R. LESUEUR disposait pour ce volume des commentaires de R. D. WILLIAMS (chant X), P. VENINI (chant XI) et aussi de la toute récente édition commentée de M. DEWAR (chant IX), parue à Oxford en 1991.

Fidèle à sa méthode, l'auteur s'efforce d'être le plus économe possible, préférant chaque fois que c'est possible les leçons des manuscrits aux corrections des éditeurs et les leçons de P à celles des autres manuscrits. Ainsi en IX, 501, il maintient *passurum* de tous les manuscrits, avec Hankanson, contre *passa uirum* de Barth et de tous les éditeurs; en X, 788, il garde *solito* de P contre *soluto* des autres manuscrits, souvent corrigé en *solutos*; en XI, 505, il préfère *flammate nefas* de P, un peu provocant, à *firmate* des autres manuscrits ou à la correction de Heinsius *flammare*; cf. aussi IX, 315, 547, 807; XI, 674.

R. LESUEUR propose toutefois dans des cas difficiles des corrections personnelles : en X, 26, *pigri* au lieu de *nigri*, corrigé de diverses manières auparavant; le vers X, 441 a aussi été diversement corrigé et la proposition de *tutus* à la place de *et tu* des manuscrits nous paraît judicieuse; en X, 470 l'auteur explique comment on a pu passer paléographiquement de *illatus* qu'il suppose à *Ilicita* des manuscrits, rejetant d'autres corrections plus complexes; cf. aussi X, 617, 932.

Parfois le choix d'une leçon ou d'une correction engage l'interprétation. C'est le cas en X, 835, à propos de l'aristie de Capanée (*seu magnae data fama neci*), où l'auteur choisit *fama* des recc. contre *fata* des manuscrits, rattachant ainsi cette hypothèse à la série qui précède et à la motivation humaine, plus qu'à celle qui suit et à la motivation divine. En XII, 510 LESUEUR adopte la correction de IMHOF, ce que font très peu d'éditeurs ; on ne peut que lui donner raison, *Olynthi* des manuscrits étant parfaitement obscur, alors que *Coloni* permet une unité du vers autour d'Œdipe et du passage autour de l'idée d'apaisement (cf. l'allusion à Oreste). Comme dans les volumes précédents un grand nombre d'explications, avec ou sans modification de la ponctuation, permet de mieux comprendre des passages difficiles, et justifie les choix du traducteur (IX, 183-184, 694-695, 725, 807, 849 ; X, 169, 295, 554, 932-933 ; XI, 246-249 ; XII, 217-219, 695, 756, 775).

Le commentaire prend en compte le problème des sources et en particulier la référence à Euripide, pour mieux mettre en lumière l'originalité de Stace (XI, notes 25, 44, 48 ; XII, notes 54 et 70). Le commentaire sur Capanée, qui souligne la grandeur du héros et parle d'une demi-victoire de Jupiter (X, notes 80 et 82), nous semble tout à fait juste. En revanche, nous pensons qu'on peut aller plus loin à propos de X, 384, *Inuida fata piis*, et voir là une mise en cause du destin. Enfin l'absence d'allusion à Hippomédon dans la bouche de Tisiphone en XI, 85-90 (note 7) s'explique probablement par le fait que cette mort-là n'était pas commanditée par Pluton (VIII, 65-79) et n'était pas une manifestation du *nefas*.

Ajoutons que R. LESUEUR a eu une initiative heureuse en proposant une traduction rythmée et poétique pour les passages de « discours », où Stace condamne Étéocle et Polynice (XI, 574), fait l'éloge d'Hoplée et Dymas (X, 445) ou prend congé de son œuvre (XII, 819). Ce procédé met en valeur ce qui unit de tels passages, particulièrement porteurs de sens. Le public français ne peut que se réjouir d'avoir désormais à sa disposition cet ouvrage de référence.

Sylvie FRANCHET D'ESPÈREY.

Marie-Claude VACHER, *Suétone, Grammairiens et rhéteurs, C. U. F.* : Paris, Les Belles Lettres, 1993, 251 pages.

On se reportera avec intérêt à cette édition française du texte et de la traduction du *De grammaticis et rhetoribus* de Suétone. L'établissement du texte a été fait avec soin à partir des meilleurs manuscrits et éditions, de sorte que sont pris en compte les différents états de la critique textuelle relative aux leçons difficiles et lectures controversées. L'introduction prépare correctement le lecteur aux questions qui concernent la biographie de Suétone, l'œuvre présentée, l'intérêt de celle-ci, la portée artistique de l'ouvrage et l'histoire de la transmission textuelle ainsi que des manuscrits. Alors que le texte est finalement court (32 pages), sa traduction est d'autant plus appréciée qu'elle est accompagnée de notes particulièrement fournies et fouillées. La richesse du commentaire (217 pages) est le point fort de cette édition, qu'il s'agisse d'expliquer en détail et de discuter des termes techniques ou des difficultés du texte, de situer historiquement les grammairiens et rhéteurs et de dégager avec exactitude les étapes de la naissance et de la progression de la grammaire et de la rhétorique à Rome, nettement distinctes en leurs débuts. Précieuses sont enfin les références bibliographiques, qui sont nombreuses.

Certes il est toujours possible de relever dans un ouvrage des imperfections. On ne manquera donc pas à la tradition en signalant quelques faits. Dans l'établissement du texte p. 14 (XI, 3), si la leçon *permaneant* donnée par les meilleurs manuscrits se défend en soi, le sujet de ce verbe, *Dictynna*, qui est normalement un fémi-

nin singulier en grec comme en latin et qui est confirmé dans cette fonction par la traduction, rend la leçon retenue impossible. Faut-il alors entendre cette forme comme un instrumental sociatif, si bien que *saecula* serait le sujet du verbe intransitif ? Dans ce cas il y aurait une grave erreur d'analyse ; car la scansion de l'hexamètre requiert un *a* bref et non pas long. S'agit-il alors d'un neutre pluriel, attesté où et quand ? Aucune explication de ce problème n'est donnée dans les notes. De même dans le commentaire p. 36 relatif au passage I, 2, une longue discussion est engagée à propos du sens d'*interpretari*, en vue de trancher entre les deux sens « traduire ou commenter » et de retenir finalement le premier sens. En réalité si l'auteur avait consulté par exemple l'ouvrage de A. TRAINA, *Vortit barbare. Le traduzioni poetiche da Livio Andronico a Cicerone*, Rome, 1970, il lui serait apparu que Livius Andronicus et plus encore Ennius « interprètent » plus qu'il ne « traduisent » littéralement les modèles grecs, tant il est vrai que, comme le rappelle Cicéron, les Latins se refusent à traduire *uerba pro uerbis*. De la même façon p. 38, le redoublement des consonnes que réclame Ennius dans la graphie ne tient pas aux contraintes métriques de la transposition de l'hexamètre grec à Rome. Il ressortit en fait notamment aux difficultés d'un alphabet dont l'héritage multiple est dans certains cas mal adapté à la phonétique latine. Il suffisait en ce domaine de se référer à F. DESBORDES, *Idées romaines sur l'écriture*, Lille, 1990, par ailleurs citée dans les notes. De même p. 39, on éprouve quelque étonnement à ne pas voir figurer dans les longues discussions relatives à Cratès de Mallos le nom de R. PFEIFFER, *Geschichte der klassischen Philologie*, Hamburg, 1970, p. 299 et suiv. Le commentaire aurait alors pris plus de consistance et plus encore un tour autre. On renvoie à ce sujet à J. BLÄNSDORF, « Cratès et les débuts de la philologie romaine », *Ktema*, 13, 1988, p. 141-147. Enfin p. 42 manque le contenu de la note 6, mentionnée dans le texte de référence.

Ces quelques critiques ne sauraient ternir l'intérêt réel de cet ouvrage qui offrira aux chercheurs l'essentiel de ce qu'ils peuvent souhaiter connaître sur cet ouvrage de Suétone.

J. DANGEL.

Histoire Auguste, tome 1, première partie, Introduction générale, *Vies d'Hadrien, Aelius, Antonin*, texte établi et traduit par J.-P. CALLU (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1992, CXIV-177 pages dont 52 doubles.

Ce volume est la première pierre d'un vaste édifice dont la construction, désormais en bonne voie, est l'affaire d'une équipe animée par J.-P. CALLU. En sa qualité de maître d'œuvre, celui-ci a rédigé l'*Introduction générale* sur laquelle ce tome 1, 1 s'ouvre. Elle reprend pour l'essentiel l'exposé de la question qu'il avait préparé pour le *Handbuch der lateinischen Literatur der Antike*, VI. Le lecteur de l'*H. A.* dispose donc désormais d'une somme qui est le fruit de dix années de « lente maturation » et dont le caractère personnel saute aux yeux, même si l'auteur ne manque jamais de reconnaître ses dettes. Faire en une centaine de pages le tour d'une œuvre énigmatique et qui, de ce fait, alimente depuis un bon siècle un océan de littérature érudite n'allait pas sans risque.

L'appellation conventionnelle d'*H. A.* sert à désigner un ensemble de trente biographies « impériales » qui conduisent du règne d'Hadrien à celui de Numérien, soit de 117 à 285, à ceci près qu'une lacune y affecte les années 244-260. Il peut arriver qu'elles rassemblent plusieurs empereurs appartenant à une famille. Le recueil qu'elles forment se présente comme l'œuvre de six *scriptores* ayant travaillé

à la fin du IIIe siècle et au début du IVe sur la base de ce qu'on nous permettra d'appeler une collégialité inégale puisque l'apport de chacun ne laisse pas d'être variable.

On doit à H. DESSAU d'avoir établi dans un article de 1889 que les données qui invitent expressément à conclure au caractère collectif de l'ensemble sont autant de trompe-l'œil. Il y apporta la preuve que l'*H. A.* était à mettre au compte d'un auteur unique, qualifié par lui de faussaire, par d'autres d'imposteur. Reste que si la tenue, depuis 1963, des *Bonner Historia Augusta Colloquia* a définitivement consacré cette vision des choses, le consensus ne règne pas sur d'autres points. Des divergences subsistent en effet, essentiellement dans le domaine chronologique mais aussi à propos de tout ce qui, de près ou de loin, a trait aux techniques de l'imposture.

Dans son *Introduction générale,* J.-P. CALLU s'attache prioritairement à retracer la genèse de l'*H. A.* Il y distingue quatre temps. Dans le projet initial de son auteur qui devait assurément quelque chose aux *Tetrasticha* d'Ausone, l'œuvre était conçue pour « rassembler dans un même corpus ce qu'avaient traité Suétone et Marius Maximus son continuateur » (p. XVI). Aux *Douze Césars* du premier elle ajoutait douze autres biographies respectivement consacrées à Nerva, Trajan, Hadrien, Antonin, Marc Aurèle, Commode, Pertinax, Didius Julianus, Septime Sévère, Caracalla, Macrin et Élagabal. Vraisemblablement postérieure à 390, leur rédaction précède la bataille du Frigidus et la disparition de Théodose.

L'expérience qu'il eut de ces événements conduisit l'auteur à modifier son projet. C'est ainsi que la dualité de fait qui se trouve consommée dès 395 entre « empire d'Occident » et « empire d'Orient » l'amena à tourner son regard vers les premières manifestations du processus dont elle marquait le terme ultime. Elles remontaient au règne d'Hadrien sous lequel la série des coadjuteurs s'était ouverte en la personne de L. Aelius César. Ce déplacement de la perspective eut une double conséquence. Il aboutit d'une part à dévaloriser les *Vies* de Nerva et de Trajan qui n'avaient plus aucun titre à figurer en tête du recueil remanié, de l'autre à conférer au reste des coprinces de la période envisagée (L. Vérus, Géta, Diadumémien) une autonomie qui valut à chacun sa biographie. Les troubles dont il était le témoin orientèrent également son intérêt vers les « usurpateurs » et les rivaux malheureux de certains empereurs. À preuve dans le premier cas les remaniements substantiels dont la *Vie de Macrin* garde la trace, et, dans le second, la rédaction des *Vitae* d'Avidius Cassius, Pescennius Niger et Clodius Albinus. La route qui, dans cette partie de l'œuvre, devait mener jusqu'aux protagonistes de la crise de 238 se trouvait ainsi largement tracée. Dans l'entre-deux, Alexandre Sévère bénéficia d'un « surdimensionnement » (p. XLVI) qui faisait de lui l'archétype du prince idéal. On sait d'autre part que la série des biographies désormais existantes était artificiellement répartie entre quatre auteurs différents et que certaines contenaient une dédicace à Dioclétien ou à Constantin. Comme J.-P. CALLU le souligne, il y avait là autant de trompe-l'œil ou de cryptogrammes qui, jusqu'à H. DESSAU, devaient garder leur efficace ou leur secret.

Ce travail de réajustement et de continuation ne prit pas plus de trois ou quatre ans. Dans l'étape suivante de son élaboration, l'*H. A.* prolonge le récit jusqu'au bref règne de Claude le Gothique mort en 270. Un nouveau pseudonyme, celui de Trebellius Pollio, apparaît avec ce troisième ensemble dont les *Vies* forment clairement un tout. Mais l'existence d'une lacune de seize ans vient brouiller la perspective. On sait que les uns l'imputent aux aléas qui affectent le destin de toute tradition manuscrite, alors que d'autres optent pour l'hypothèse d'un silence intentionnel, s'il est vrai que l'auteur n'avait que faire d'empereurs « aussi embarrassants que Philippe et Dèce » (p. XLVII). Au problème ainsi posé J.-P. CALLU apporte

une réponse prudente mais qui, nous a-t-il semblé, laisse subsister des zones d'ombre. Du point de vue de la chronologie enfin, tout se passe comme si les biographies dont la paternité est imputée à Pollio appartenaient encore à l'année 398.

Loin de se limiter au seul corpus des *tyranni*, la séduction du chiffre 30 va s'étendre à l'œuvre entière. C'est dire que le besoin d'un nouvel additif se faisait sentir. Il est mis au compte de Vopiscus. Ce nom, on le sait, désigne dans le principe le jumeau survivant. Cette constatation peut suggérer que, dans la pensée de l'auteur, « la quatrième phase unie par gémellarité à la précédente » devait être par conséquent « le moment de l'*editio* définitive » (p. LIX).

Envisagée dans son ensemble l'œuvre a certes quelque chose de déroutant qui tient aux remaniements, aux ajouts successifs et aux chronologies fictives que l'étude de sa genèse invite à reconnaître. Mais elle est « une dans son langage et sa pensée » (p. LXX). Ce que l'on entrevoit de son auteur, de sa culture essentiellement littéraire, de ses préjugés, de son attachement dans l'ordre politique à des valeurs qui confluent dans la fidélité au *mos maiorum* et à l'idéologie sénatoriale incite à parier pour un clarissime qu'après W. HARTKE et d'autres, J.-P. CALLU incline à identifier avec Nicomaque Flavien junior.

Ces quelques notations ne donnent qu'une idée imparfaite des richesses de cette introduction qui fait également le point sur les sources de l'œuvre et sur son destin jusqu'à nos jours. Nous nous bornerons pour en finir avec elle à deux remarques. L'une a trait à l'hypothèse de l'existence dans l'*H. A.* première manière d'une *Vie* de Nerva et d'une *Vie* de Trajan qui, à la suite des remaniements que l'on sait, auraient perdu leur place dans la nouvelle collection. Certains ont soutenu ou soutiennent encore que la présence de la *Vita Hadriani* en tête du corpus que nous lisons résulte d'un choix initial. Ce choix trahirait le désir de l'anonyme (cf. au demeurant Spart., *Ael.*, 1, 1 et 7, 5) de fourvoyer son lecteur en l'amenant à se poser la question de savoir si une partie de l'œuvre ne s'était pas perdue. Telle que J.-P. CALLU la formule, l'hypothèse d'un réajustement consécutif à une modification de la perspective nous paraît préférable. Dans le principe en effet elle s'accorde avec ce que nous entrevoyons de l'intérêt que l'auteur de l'*H. A.* porte aux problèmes de son temps. L'autre point important nous ramène à la question de ses sources. Il est significatif de ce point de vue qu'*Ignotus*, le « bon » biographe anonyme cher à R. SYME qui l'opposait à Marius Maximus brille par son absence dans cette *Introduction* (cf. toutefois p. XVII) : il est clair aujourd'hui que la résurrection de cet auteur sans nom n'a pas fait progresser notre connaissance de l'œuvre.

À l'*Introduction générale* succèdent les *Vies* d'Hadrien, Aelius César et Antonin le Pieux. Le texte qui nous est proposé de chacune innove respectivement sur trente-six, neuf et vingt points par rapport à celui de la collection Teubner. Plusieurs de ces modifications sont autant d'apports personnels. Les plus marquants ont trait à *Hadr.* 16, 7 (où l'éditeur propose avec beaucoup de prudence (cf. n. 161) de corriger en *semel* le *sero* des manuscrits émendé par d'autres en *fere* ou *semper*), à *Ael.* 5, 9 (grâce à une intervention aussi économique que brillante : cf. n. 36), 6, 2 (où la correction retenue paraît justifiée) et à *Pius* 3, 5 (où *proconsulatum* est substitué au *consulatum* des manuscrits au nom d'arguments énoncés dans les n. 6 et 22), 8, 4 (où *adiuuaret* est heureusement émendé en *adiuuerat*) et 8, 8 (cf. n. 102). La traduction de ces *Vitae* n'appelle que des éloges, même si en *Hadr.* 4, 9 (... *si quid ei euenisset*...) « au cas où il lui arriverait quelque chose » nous paraît préférable à « ... serait arrivé... », et si en 10, 2, « au niveau des manipules » peut surprendre.

Infrapaginales ou complémentaires, les notes jettent sur le texte un éclairage toujours bienvenu. Il va de soi que l'éditeur ne pouvait tout y dire. Mais il faut lui savoir gré d'avoir regroupé avec toute la clarté souhaitable des informations qui ne sont jamais superflues et, plus encore, de n'avoir pas biaisé avec la difficulté. En effet, si la plupart traitent de problèmes prosopographiques, historiques au sens large de cet adjectif, géographiques, religieux, si d'autres s'intéressent opportunément aux *realia*, certaines de ces notes éclairent des problèmes de texte mais aussi de langue. J.-P. CALLU ne croit pas déchoir lorsque (n. 210 *bis*) il contribue à rétablir les droits d'un subjonctif. La chose est assez rare pour être soulignée.

Bref un volume de qualité auquel il faut associer les noms d'A. GADEN et d'O. DESBORDES qui, dans des domaines différents, ont été pour l'éditeur de précieux auxiliaires.

Jean-Claude RICHARD.

FIRMICUS MATERNUS, *Mathesis*, texte établi et traduit par P. MONAT : Paris, Les Belles Lettres : tome I, livres I et II, 1992, 176 pages dont 98 doubles et 4 pages de figures; tome II, livres III-V, 1994, 292 pages dont 271 doubles.

Cette édition présente toutes les qualités de sérieux et de compétence que l'on peut exiger de la collection où elle comble fort heureusement une lacune. Malgré la rareté des confidences personnelles dans cet ouvrage didactique, P. MONAT réussit à brosser un portrait de l'auteur sans complaisance excessive : cet ancien avocat, timoré et opportuniste, pédant mais capable de s'élever même à une véritable ferveur, s'est fait le défenseur vigoureux de l'astrologie avant de devenir un apologiste chrétien. Son traité d'astrologie accumule des données hétérogènes (qu'il s'agisse des époques ou des courants de pensée) et P. MONAT a eu beaucoup de mérite à démêler l'écheveau de cette compilation fort embrouillée, où la diversité presque infinie des influences attribuées aux astres permet de promettre n'importe quoi à n'importe qui.

P. MONAT rend hommage à la précédente édition de W. KROLL, F. SKUTSCH et K. ZIEGLER (coll. Teubner), qui avait bénéficié d'améliorations successives (1897, 1913, 1968); son texte se fonde sur la collation de manuscrits non pas plus nombreux, mais un peu différents. Il se montre plus résolument conservateur et défend le texte original contre des corrections abusives : cf. I, 7, 2, *inimicus* contre *uicinus*; 10, 3, *niuibus* contre *imbribus*, etc, (au total, dans ce livre I, il s'écarte 59 fois de l'édition Teubner), attitude d'autant plus méritoire qu'il devait en assurer la traduction, à la différence d'autres collections où l'établissement du texte seul permet d'esquiver la difficulté d'en donner la signification. Il arrive d'ailleurs que P. MONAT propose des conjectures nouvelles, soit de son propre chef, soit sur les conseils de ses doctes réviseurs, J. BEAUJEU et P. BRIND'AMOUR.

La traduction est précise et sobre. Quant à l'introduction ou aux notes, nous n'avons qu'un petit nombre de réserves à formuler sur des points de détail. À propos de la préface, on ne trouve aucune mention de l'étude de G. FLAMMINI, « La *praefatio* ai *Matheseos libri* di Firmico Materno », *in* C. SANTINI & N. SCIVOLETTO, *Prefazioni, prologhi, proemi di opere tecnico-scientifiche latine*, Rome, 1990, p. 67-115. À la page 18 de son Introduction, P. MONAT affirme : « ni Théogène, ni Thrasylle n'ont écrit »; ce n'est pas exact pour Thrasylle, qui avait rédigé un traité intitulé *Pinax*, dont il ne reste que des fragments (cf. C. C. A. G., VIII, 4, 99-101). Dans cette même page, on attendrait une allusion à l'ouvrage de CENSORINUS, *De Die natali* qui, sans être un traité complet d'astrologie à la manière de celui de Firmicus, aborde cependant le sujet, comme l'indique le titre même.

Page 154, note 4, P. MONAT écrit, à propos de GERMANICUS : « Pas plus que Cicéron, il n'avait traité d'astrologie » ; c'est inexact déjà pour la première partie du poème, où on trouve une allusion à l'horoscope d'Auguste (vers 558-560) ; ce l'est encore plus pour la seconde partie, où l'astrologie est prédominante, puisque Germanicus entreprend de montrer l'influence météorologique des signes zodiacaux, puis celle des planètes en fonction de leur place dans le zodiaque ou des aspects qu'elles forment avec le soleil, lorsqu'elles sont stationnaires en trigone ou se trouvent à l'écart suffisant des rayons solaires. On pourrait aussi regretter qu'à propos du système semi-héliocentrique d'Héraclide le Pontique (t. I, p. 147, n. 22) ne soient pas cités VITRUVE, *Arch.*, 8, 1, 6 et, plus tard, MARTIANUS CAPELLA, *Nupt.*, 8, 854, 857 et 879. P. MONAT nous fait l'honneur de mentionner quatre de nos ouvrages (dont deux « *saepius* ») ; aussi aurions-nous mauvaise grâce en lui reprochant de ne pas citer notre *Ciel des Romains* (p. 55-81) qui aurait pu prendre place dans les références de la note 8, p. 18, et cela pour la plus grande satisfaction des francophones. Enfin, dans le tome II, on constate un décalage de deux pages entre la pagination de la traduction et les références des notes complémentaires à cette pagination. Mais ces broutilles ne déparent nullement l'ensemble de ce travail exemplaire qui complète le corpus progressivement constitué des œuvres latines d'astronomie et d'astrologie dans la *C. U. F.* On n'en attend qu'avec plus d'impatience l'édition de MANILIUS.

André LE BŒUFFLE.

VENANCE FORTUNAT, *Poèmes*, tome I, livres I-IV, texte établi et traduit par Marc REYDELLET (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1994, XCVI-208 pages dont 163 doubles.

Avec ce premier tome, M. REYDELLET commence l'édition des œuvres de Venance Fortunat, S. QUESNEL, qui a révisé ce volume avec L. PIÉTRI, préparant la *Vita Martini*. En un peu moins de 100 pages, l'introduction présente d'abord une bonne biographie critique et un sommaire de l'œuvre avec une analyse rapide de chacun des onze livres, puis dégage l'intérêt historique et littéraire de l'œuvre, avant d'en venir aux problèmes spécifiques de l'édition : circonstances de publication, tradition manuscrite et principes d'édition. Une bibliographie sélective de cinq pages complète cette très riche introduction qui souligne l'intérêt d'une œuvre qui complète le témoignage de l'*Histoire des Francs* écrite par Grégoire de Tours, ami de Fortunat, et insiste à juste titre sur son caractère *chrétien*. Les remarques sur le style et la versification mettent en appétit : on aimerait pouvoir lire une étude plus approfondie, notamment dans le domaine métrique où la comparaison ne devrait pas se limiter aux élégiaques classiques, mais être étendue à la poésie tardive. Mais, comme l'écrit l'auteur lui-même (p. LXI, n. 206), « il reste une étude à faire sur le style de Fortunat et sur sa versification » ; et celle-ci ne pouvait trouver place ici. De même, on eût souhaité une bibliographie moins sélective, mais M. REYDELLET a dû respecter des contraintes éditoriales.

L'introduction passe rapidement sur la publication posthume des livres X-XI, puis y revient à propos de la tradition manuscrite, en défendant l'hypothèse selon laquelle Fortunat aurait préparé l'édition de ces livres jusqu'en XI, 26, 12, mais la mort l'aurait alors surpris ; le texte transmis par la grande majorité des témoins conservés correspondrait donc à une édition ayant reçu l'aval de l'auteur (cette position aurait dû conduire à laisser en appendice la pièce introduite sous le numéro Va dans le livre II). Le ms. Σ (Par. lat., 13048) aurait récupéré des pièces non révisées, voire non achevées, par Fortunat, et qui ne sont pas passées dans l'édition

officielle. Mais, contrairement à ce que pensait MEYER, il ne représenterait pas une anthologie à partir d'une édition plus complète des 11 livres, et sa valeur a été surfaite par LEO. Sur ce dernier point, je pense que REYDELLET a raison. Il n'en demeure pas moins que

— Σ a eu accès à des poèmes authentiques ignorés par le reste de la tradition; il occupe donc une position originale dont ne rend pas suffisamment compte le stemma proposé p. LXXXV. L'argument selon lequel ce florilège ne saurait remonter à une édition globale des *Carmina* parce qu'alors il aurait suivi l'ordre du codex feuilleté (p. LXXVIII) ne paraît pas dirimant : REYDELLET admet que l'anthologie de P (Petropol., F XIV, 1) remonte à l'édition officielle; pourtant ce manuscrit « présente les *Carmina* dans un grand désordre et avec de fréquentes interpolations d'un poème à l'autre », ce que confirme l'analyse des p. LXXII-LXXIII, et il faudrait reconstituer les cahiers de V (Vat. lat., 552, p. LXXIV) pour voir si ce manuscrit ne présente pas lui aussi un « désordre anthologique ». Pourquoi Σ ne représenterait-il pas une anthologie « dérangée » d'une autre édition ? Le fait que ses leçons ne soient pas toujours excellentes pourrait s'expliquer par une négligence de copiste sans mettre nécessairement en cause la qualité de sa source première.

— Le classement des autres manuscrits en deux familles, avec trois sous-groupes pour la seconde famille, qui affine les conclusions de LEO (mais pourquoi n'avoir pas parlé du *Treverensis* disparu dont il est question p. 168, n. 18 ?), appelle certaines réserves. M. REYDELLET finit par admettre (p. LXXXV) « que, dès le VIII^e^-IX^e^ siècle, il y a eu des confrontations entre divers manuscrits », non seulement V, mais parfois U, E, voire d'autres (W...), qui viennent rejoindre le groupe PACM, considéré comme la première famille et la plus fidèle. Sans prononcer le mot, REYDELLET admet donc une contamination dès l'époque de nos premiers témoins, ce qui fragilise grandement le stemma proposé, qui ne fait pas apparaître ces relations horizontales.

Il subsiste donc encore, à mon avis, des zones d'ombre dans l'histoire de l'édition et de la transmission du texte de Fortunat.

Cette réserve ne met pas en cause la qualité du texte établi. M. REYDELLET se fonde sur les manuscrits choisis par LEO, mais il les a collationnés lui-même, corrigeant certaines erreurs, et il en a ajouté quatre nouveaux. Son apparat semi-négatif permet une lecture rapide de la tradition manuscrite. M. REYDELLET sait, quand il le faut, risquer une conjecture (ainsi *luciparens* en III, 8, 14 me semble ingénieux); mais il faut louer le parti pris de conserver le texte des manuscrits chaque fois que c'est possible. En s'appuyant souvent sur S. BLOMGREN, l'auteur rejette bien des conjectures de LEO pour revenir au texte transmis. Je regrette toutefois qu'il ne soit pas allé « jusqu'au bout de cette logique » et qu'il n'ait pas osé « pour la commodité du lecteur » conserver certaines leçons qu'il juge bonnes (p. LXXXVII-III) : c'est le texte d'un poète du VI^e^ siècle qui est édité, non celui d'un poète classique.

La discussion de tel détail de traduction (*lumine de quorum* par « dont l'orient »; *recepta* par « agréable », diversité des traductions de *papa...*) n'est pas possible ici et, prise dans son ensemble, la traduction est élégante et généralement précise. Elle est en prose, sauf pour « les poèmes en métrique éolienne » (comprendre quelques poèmes lyriques, ici iambiques ou trochaïques : I, 16; II, 2 et 6). La traduction des distiques élégiaques par un vers blanc 8/6 ou 6/8 suivi d'un alexandrin aurait donné un rythme assez satisfaisant; mais une traduction scientifique aurait eu du mal à respecter une telle contrainte dans de longs poèmes. Je regrette davantage que le *Pange lingua* (II, 2) ait été traduit en strophes de 5 vers, et non de 3, type de strophe que Fortunat doit à Hilaire (*hymn.*, 3) et surtout à Prudence (*cath.*, 9 plus que *perist.*, 1), ce qui n'est pas indiqué p. 50, n. 7.

L'annotation, non annoncée dans la page de garde, est particulièrement riche (plus de 40 pages à petits caractères) du point de vue historique, archéologique, hagiographique, philologique et littéraire. On ne saurait la discuter ici, et on aurait mauvaise grâce à en demander davantage (pourquoi l'épitaphe de Vilithute, IV, 26, est-elle aussi longue ?...). Un seul regret : la renonciation à un apparat des *fontes* aurait dû être compensée par une annotation plus riche en ce domaine... Mais j'ai conscience de la difficulté et de la complexité d'un tel problème.

Du point de vue matériel, le livre est de bonne facture. Mais la correspondance typographique entre texte et traduction aurait pu être plus rigoureuse et la disposition de l'épitaphe de Fortunat par Paul Diacre n'indique pas qu'il s'agit de distiques élégiaques. Je n'ai pas relevé beaucoup de fautes d'impression : quelques mauvaises coupures (e.g. p. LXXXIII « man-uscrits » ; p. 186, n. 53 « Sat- urnini ») ; p. LVII, n. 187, ligne 3, lire « ailleurs » ; p. 1, v. 10, lire « POPVLIS » et non « POLVLIS » ; p. 57, n. 34, lire « Prudence, *per.*, II, V et *cath...* » ; p. 58, v. 25, lire « spes » (et non « epes ») ; p. 167, n. 12, lire « vers l'an 400 » et non « 500 ».

Bref, ce premier volume laisse bien augurer des suivants. Dernier grand poète de l'antiquité tardive, Fortunat n'est pas un auteur facile, mais il est précieux pour la connaissance de la seconde moitié du VI^e^ siècle : un grand merci à M. REYDELLET pour l'avoir rendu plus accessible, dans tous les sens du terme. J'espère qu'un *index nominum* dans le dernier volume viendra faciliter la consultation de l'ensemble.

Jean-Louis CHARLET.

Collection « Auctores Latini ».

TACITVS, *Agricola*, ed. I. BORZSÁK (Auctores Latini, XXIII) : Budapest, Tankönyvkiadó, 1992, 136 pages.

I. BORZSÁK, dont il est superflu de rappeler la place qu'il tient dans les études tacitéennes, nous présente une nouvelle édition commentée de l'*Agricola*. Le volume s'ouvre sur une introduction de dix et une bibliographie de deux pages. Par rapport à l'édition de J. DELZ (Stuttgart, B. G. Teubner, 1983 ; cf. mon compte rendu dans cette revue, 61, 1983, p. 346-347), le texte se caractérise dans l'ensemble par le maintien de la version des manuscrits, principalement de *H* (*Hersfeldensis*), contre des corrections introduites par l'éditeur suisse à la suite des suggestions plus ou moins bien venues de certains commentateurs ; ainsi en 14, 1 *Cogidumno* contre *Togidumno* de DELZ et, de même, 24, 2 *differt in melius* (*differunt in melius*, corr. de Rhenanus), 25, 1 *hostili exercitu* (*hostibus exercitus*), 34, 1 *unam* (*nonam*), 36, 2 *foedare* (*fodere*). Il n'y a pas d'apparat critique, mais, sous le texte, des notes très détaillées occupant souvent jusqu'aux trois quarts de la page, un commentaire en somme, qui vient après ceux de G. FORNI (Rome, 1962), R. M. OGILVIE-I. RICHMOND (2^e^ éd., Oxford, 1967), H. HEUBNER (Göttingen, 1984). Ces notes, comme l'introduction, sont en hongrois ; je ne puis donc porter sur elles qu'un jugement extérieur. Le volume s'achève sur dix pages de clichés (p. 127-136), dont deux cartes de la Bretagne et deux reproductions de manuscrits, l'*Aesinas* et l'*Hersfeldensis*. Il faut se réjouir de voir ainsi attesté en Europe centrale le maintien à un haut niveau de l'intérêt pour les études classiques.

J. HELLEGOUARC'H.